

CONSCIENCE DU SACRÉ ET SACRÉ DE LA CONSCIENCE DANS L'ŒUVRE DE MARGUERITE YOURCENAR

par Yves-Alain FAVRE † (Pau)

Dans toute son œuvre, Marguerite Yourcenar se montre sensible à la présence du sacré et elle en atteste l'importance. Comment définir succinctement le sacré ? Comme la révélation d'une présence qui se pose en absolu, qui, selon les cas, terrifie ou fascine, qui exerce sur l'homme sa puissance prestigieuse, mais sur laquelle ce dernier n'a aucune prise. Le sacré demeure inaccessible, incompréhensible et indicible. On ne peut que constater sa présence latente et indéniable. Le *sacré* se distingue donc radicalement du *religieux* qui, au contraire, essaie de relier, comme l'indique son étymologie, l'homme et la Transcendance. Par les prières qui montent de la terre vers le Dieu et par l'amour que Dieu manifeste à ses créatures, des liens s'établissent entre l'Absolu et le relatif. Au contraire, le sacré maintient une distance infranchissable entre l'homme et l'Absolu. Pour Marguerite Yourcenar, le sacré se révèle dans plusieurs domaines privilégiés : le cosmos, l'œuvre d'art et la conscience humaine. Je m'attacherai seulement à l'étude de ce dernier domaine. Quatre figures essentielles montreront comment le sacré se dévoile dans la personne humaine. Cette analyse me conduira à examiner les rapports entre la conscience et la Transcendance, notamment à déterminer si la Transcendance existe en dehors de la conscience ou bien si elle se confond d'une certaine manière avec elle. Si l'homme prend conscience du sacré, est-ce ou non à cause du sacré de la conscience ? Il me restera donc à montrer comment Marguerite Yourcenar exalte la personne humaine dans ce qu'elle a de plus fondamental et de plus précieux : la conscience ou for intérieur, source et fin de toute expérience du sacré.

Comment l'homme prend-il conscience du sacré ? Il en éprouve le sentiment à chaque fois qu'il se trouve confronté à l'inconnu et à l'incompréhensible, à chaque fois qu'une réalité résiste à l'emprise de son esprit et qu'elle manifeste une puissance qui le dépasse^[1]. Le sacré se

[1] Voir Y.-A. FAVRE, "Le sacré dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar", *Marguerite Yourcenar*, Université de Valencia, 1986, pp. 73-81.

dévoile notamment dans la personne humaine ; en quatre figures capitales, le héros, l'amant, l'artiste et le saint, elle paraît bien dépasser la condition précaire, qui est habituellement son lot. S'inspirant de Nietzsche, Marguerite Yourcenar définit le héros comme "un homme qui s'est surmonté"^[2]. Sous l'espèce du combattant, le héros apparaît comme le contraire même du soldat. "Rouage d'une machine", le soldat se trouve fondu dans la masse humaine ; il demeure amorphe et passif ; il se laisse guider et conduire par la volonté des chefs. En revanche, le héros agit "en libre auxiliaire", en "franc-tireur" qui suit sa propre loi. Dans la guerre moderne, Marguerite Yourcenar considère ainsi que l'aviation demeure l'arme la plus individuelle, "la seule peut-être où le courage et l'adresse solitaires restent visiblement un jeu entre l'homme et la mort"^[3]. Le héros n'obéit pas à une loi qui lui préexiste et n'accomplit aucun devoir civique. Il crée sa propre loi ; il choisit lui-même la tâche à accomplir. Il "poursuit, de péril en péril, la recherche d'une aventure qui lui apportera, non seulement le profit [...], non seulement la gloire, mais la satisfaction d'un instinct"^[4]. Voilà donc déjà deux traits qui caractérisent la figure du héros : la liberté de choix et la nécessité de satisfaire une exigence intime. Le héros entreprend de se mesurer au destin. Il ne lutte pas contre la fatalité, il s'efforce de remplir son destin. Marguerite Yourcenar distingue avec soin ces deux notions : "L'arbre déraciné, l'animal frappé par la foudre sont victimes de forces fatales, mais le destin commence à l'homme. Tout nous est donné par le hasard, à commencer par nous-mêmes ; de ce hasard, la fatalité n'est qu'une suite de coups imprévus, mais le destin est une algèbre"^[5]. La grandeur du héros ne dépend pas tellement des actes qu'il accomplit, mais de sa force d'âme, "de la substance dont fut formé son cœur"^[6]. Le héros doit s'accepter soi-même et vaincre d'abord ses monstres intérieurs, comme on le voit chez les jeunes gens peints par Michel-Ange au plafond de la chapelle Sixtine. Le héros ne règne jamais et jamais il ne soutient l'ordre établi ; car en lui réside un principe dynamique qui le pousse à vouloir toujours aller de l'avant. "Élément dynamique du monde"^[7], il ne cesse d'aspirer à l'impossible. Un double sentiment contradictoire fait naître ce dynamisme : la résignation et la révolte. Sa grandeur consiste d'une part à

[2] Marguerite Yourcenar, *Essais et Mémoires*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1991, p. 1657.

[3] *Ibid.*, p. 1657.

[4] *Ibid.*, p. 1658.

[5] *Ibid.*, pp. 1666-1667.

[6] *Ibid.*, p. 1667.

[7] *Ibid.*, p. 1658.

Conscience du sacré et sacré de la conscience

s'accepter, d'autre part à s'insurger contre l'ordre du monde. Le héros vise donc à dépasser la condition humaine, en cherchant à instaurer un nouveau système de valeurs, entreprise inspirée par un désir d'absolu.

L'amour donne également accès à un univers interdit en temps ordinaire. La logique demeure coite devant ce "jeu mystérieux qui va de l'amour d'un corps à l'amour d'une personne" (*MH*, p. 21)^[8]. Hadrien a compris le merveilleux mystère de l'amour qui, malgré la jalousie qu'il peut susciter et les souffrances terribles qui en peuvent naître, laisse entrevoir la transcendance. "La tradition populaire ne s'y est pas trompée, qui a toujours vu dans l'amour une forme d'initiation, l'un des points de rencontre du secret et du sacré" (*MH*, p. 21). L'amour d'Antinoüs lui donne le sentiment de l'absolu et transforme complètement sa vie. Habituellement, l'Autre demeure opaque et conserve son secret inaltérable. Mais l'amour permet d'entrevoir le mystère de l'altérité. L'Autre s'entrouvre et laisse apercevoir l'énigme de sa personnalité. L'amour charnel est "une voie d'accès vers la connaissance, ou une voie d'accès vers Dieu"^[9]. Hadrien rêve d'élaborer un nouveau système de connaissance fondé sur l'érotique, "où le mystère et la dignité d'autrui consisteraient précisément à offrir au Moi ce point d'appui d'un autre monde" (*MH*, p. 22). Il estime que c'est par le corps que s'établit le mieux la communication entre les êtres. Cette notion de l'amour fou "ne peut guère subsister qu'associée à une forme quelconque de foi en la transcendance, ne fût-ce qu'au sein de la personne humaine" (*F.*, p. 25).

L'artiste révèle également le sacré de la personne humaine ; contrairement à une idée bien établie, Marguerite Yourcenar considère que jamais l'artiste ne se sacrifie à son œuvre. Car, l'œuvre d'art peut se définir comme "la condensation" de l'âme de l'artiste dans "quelque objet durable qui lui sert de refuge"^[10]. L'artiste met toute son âme dans l'œuvre d'art : loin d'annuler l'être de l'artiste, l'œuvre la sublime. Ainsi, Wang-Fô attise la jalousie de l'Empereur car il règne sur un empire éternel, "sur des montagnes couvertes d'une neige qui ne peut fondre, et sur des champs de narcisses qui ne peuvent pas mourir" (*NO*, p. 21). Et il finit par se perdre et par disparaître dans son tableau. L'artiste s'éternise

[8] J'utilise les éditions et les sigles suivants : *F* (*Feux*, Paris, Gallimard, 1974) ; *MH* (*Mémoires d'Hadrien*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1977) ; *NO* (*Nouvelles orientales*, Paris, Gallimard, coll. l'Imaginaire, 1979) ; *ON* (*L'Œuvre au Noir*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1976).

[9] Marguerite Yourcenar, *Les Yeux ouverts*, Paris, Le Centurion, 1980, p. 78.

[10] *Essais et Mémoires*, op. cit., p. 1680.

dans l'œuvre d'art. Il témoigne de la grandeur de la conscience humaine, comme l'a bien vu Suarès, qui, dans *Portraits*, écrit : "La création est l'acte plénier de vivre. La création d'art est proprement la vie complète : l'instinct réglé par une volonté et un choix en vue de la beauté"^[11]. L'artiste "se crée de créer", dit-il encore.

Le saint, quelle que soit sa religion, est l'homme qui préfère Dieu. Malgré la distinction établie entre la mystique chrétienne où Dieu est conçu au-delà du temps, et la mystique extrême-orientale où Dieu est perçu au-delà de l'espace, la sainteté consiste toujours en un dépouillement de soi qui paradoxalement se transmue en enrichissement intérieur. Elle ne peut être qu'une solution "extrême", "personnelle" et "pessimiste", car vouloir son salut, c'est affirmer l'existence du mal. Mais l'effort même du saint implique qu'il croit profondément "qu'il existe en lui quelque chose qui vaut la peine d'être sauvé"^[12]. La foi en Dieu suppose donc la foi en soi-même et l'espérance que cette part sacrée qui mérite le salut l'obtiendra. Et cette reconnaissance d'un noyau sacré en soi-même entraîne nécessairement à reconnaître l'existence d'une même réalité sacrée chez les autres hommes et, pour cette raison, à les aimer. Ainsi, un lien très serré noue les trois vertus théologiques, foi, espérance et charité. Ces quatre figures révèlent donc en l'homme la présence d'une Transcendance : la recherche de l'impossible.

Mais alors une question se pose : existe-t-il une Transcendance extérieure à l'homme et que celui-ci désirerait rejoindre ? Ou bien la Transcendance ne résiderait-elle que dans le for intérieur ? Il paraît évident que pour Marguerite Yourcenar aucune Transcendance ne préexiste à l'homme, du moins sous les formes traditionnelles qui la présentent. Marguerite Yourcenar se rebelle contre toutes les conceptions anthropomorphiques de Dieu ; proche de Spinoza et d'Eckart, pour qui Dieu était la suprême Substance, elle affirme : "J'appelle Dieu ce qui est à la fois au plus profond de nous-mêmes et au point le plus éloigné de nos faiblesses et de nos erreurs"^[13]. L'Être n'est pas mort, comme l'ont prétendu certains théologiens ; ce sont les formes, toujours restrictives et insuffisantes, que l'homme donne à Dieu, qui meurent. Marguerite Yourcenar sait que l'Absolu demeure inconnaissable et indicible. Mais, au plus intime de la conscience, il révèle sa présence cachée. Simon sait ainsi découvrir en l'homme l'Absolu qui en constitue le noyau : "C'est

[11] André Suarès, *Portraits*, Paris, éd. de la N.R.F., 1914, p. 215.

[12] *Essais et Mémoires*, op. cit., p. 1685.

[13] *Les Yeux ouverts*, op. cit., p. 265.

volontairement que ce vieil homme négligeait les imperfections, les ombres, les défauts visibles pourtant à la surface de l'âme, pour ne retenir des êtres de son choix que ce qu'ils étaient peut-être au plus pur d'eux-mêmes ou ce qu'ils aspiraient à devenir" (*ON*, p. 85). Et dans une très fine analyse, Marguerite Yourcenar distingue trois niveaux dans l'être humain : tout d'abord l'individu, changeant, épars et contradictoire, qui tantôt se cache, tantôt se rend visible, véritable Protée qui demeure difficile à saisir ; ensuite, le personnage, forgé par l'individu et destiné à servir de masque ou d'écran afin de se protéger ou de sciemment provoquer autrui ; on peut aisément le définir, mais il n'apporte guère de révélation décisive. Enfin, plus profondément, l'homme réel et "ce secret impénétrable qui est celui de toute vie"^[14]. Cette essence de l'être reste énigmatique pour autrui ; le terme d' "impénétrable" montre bien qu'il s'agit d'un secret, donc d'une réalité sacrée, qui échappe à toute prise de l'intelligence. Hadrien, lorsqu'il aime, voudrait dépasser les apparences et briser les masques, pour atteindre "la créature humaine dépouillée, seule avec elle-même" (*MH*, p. 75). "Dissimulé derrière un rideau, comme un personnage de comédie attendant l'heure propice, j'épiais [dit-il] avec curiosité les rumeurs d'un intérieur inconnu [...]" (*MH*, p. 75). Dans ses longues suites de portraits, Rembrandt a su peindre les changements continuels de l'individu et fournir en même temps un éclairage sur la personnalité profonde dont la permanence assure l'identité de l'être : "Il a prouvé [...] l'incessant changement et l'incessant passage, les séries infinies qui constituent chaque homme, et en même temps ce je ne sais quoi d'indéniable qui est le *Soi*, presque invisible à l'œil, facile à oublier ou à nier, cette identité qui nous sert à mesurer l'homme qui change"^[15]. Dans son étude sur Cavafy, Marguerite Yourcenar insiste sur cette existence du *Soi* : des divers personnages que Cavafy peint dans ses poèmes finit par émerger et par se dégager "le "soi", espèce de personne impénétrable"^[16], cette intériorité secrète où le moi prend conscience de lui-même et découvre l'absolu, autrement dit la présence du sacré. Si l'absolu réside au plus intime de la conscience, aucune Transcendance extérieure ne lui impose un système de valeurs qu'elle pourrait accepter ou refuser. La conscience doit donc instaurer sa propre loi morale. Hadrien crée ainsi ses valeurs. Il se veut "plus libre et plus soumis" (*MH*, p. 52) que les autres hommes. Avec passion, il a cherché à devenir libre, mais la liberté véritable suppose qu'on accepte l'ordre du monde ; il a donc voulu atteindre "la charnière où notre volonté s'articule au destin,

[14] *Mishima ou la vision du vide*, in *Essais et Mémoires*, op. cit., p. 198.

[15] *En pèlerin et en étranger*, in *Essais et Mémoires*, op. cit., p. 568.

[16] *Sous bénéfice d'inventaire*, in *Essais et Mémoires*, op. cit., p. 164.

où la discipline seconde, au lieu de la freiner, la nature" (*MH*, p. 52). Et il compare la manière de mener sa vie à la conduite d'un cheval "dont on épouse les mouvements, mais après l'avoir, de son mieux, dressé (*MH*, p.52). Certains éprouvent quelques scrupules à se doter ainsi de valeurs personnelles. Thomas Mann est parvenu à certaines conclusions subversives, mais il les présente avec prudence car il a du mal à éliminer de sa conscience "un reste de timidité bourgeoise ou de réprobation puritaine en présence de cette aventure de l'esprit en route vers soi-même"^[17]. En revanche, certains n'hésitent pas à courir le risque d'être pleinement eux-mêmes. L'empereur Trajan, à la fin de sa vie, est parvenu à ce moment "où l'être humain s'abandonne à son démon ou à son génie, suit une loi mystérieuse qui lui ordonne de se détruire ou de se dépasser" (*MH*, p. 84). L'homme possède ainsi un redoutable privilège qui le différencie des autres espèces animales : il peut "aller plus avant dans le bien et le mal [...] avec son horrible et sublime faculté de choix"^[18]. On donne souvent le conseil d'éviter de juger ; mais ce serait là abdiquer et renoncer à l'activité essentielle de la conscience qui, après avoir créé un système de valeurs, doit tout mesurer à cette aune : "Juge au contraire ; ne cesse pas, conscience infatigable, d'évaluer tes actions, tes pensées et celles d'autrui [...]. Juge pour n'être pas jugé le pire des êtres, le lâche esprit, paresseusement prêt à tout, qui se refuse à juger"^[19]. Le for intérieur, voilà le lieu sacré de la conscience.

Marguerite Yourcenar exalte donc la personne humaine, car elle est à la fois la source et le terme du sacré. L'homme demeure un être fragile et périssable. N'occupant qu'une misérable portion de l'espace, il dure peu, et la méditation sur l'image qu'en donne Bède le Vénéral suffit à montrer ce caractère éphémère : "l'oiseau venu d'on ne sait où et reparti on ne sait où reste un bon symbole de l'inexplicable et court passage de l'homme sur la terre"^[20]. La vaste fresque des générations qui depuis l'apparition de l'homme se sont succédé en Flandres s'achève sur ces mots : "Comme les nuages dans le ciel vide, nous nous formons et nous dissipons sur ce fond d'oubli"^[21]. En dépit de cette fragilité – ou peut-être à cause d'elle – la personne humaine en son noyau fondamental possède une valeur sacrée. "Ce qui surnage comme toujours, c'est l'infinie pitié pour le peu que nous sommes, et, contradictoirement, le respect et la

[17] *Ibid.*, p. 170.

[18] *Archives du Nord*, in *Essais et Mémoires*, *op. cit.*, pp. 957-958.

[19] *En pèlerin et en étranger*, in *Essais et Mémoires*, *op. cit.*, pp. 528-529.

[20] *Le Temps, ce grand sculpteur*, in *Essais et Mémoires*, *op. cit.*, p. 280.

[21] *Archives du Nord*, in *Essais et Mémoires*, *op. cit.*, p. 973.

curiosité de ces fragiles et complexes structures, posées comme sur pilotis à la surface de l'abîme, et dont aucune n'est tout à fait pareille à aucune autre"^[22]. Mais l'homme ne prend conscience de ce sacré qu'au prix d'un long cheminement intérieur ; il ne l'éprouve pas d'emblée. Au début de *L'Œuvre au Noir*, Zénon part en pèlerinage ; de vrai, il va à la rencontre de lui-même. Toutes ses aventures et toutes ses expériences ne servent qu'à lui donner une conscience accrue de la réalité profonde et singulière de son être. "*Unus ego et multi in me*" (*ON*, pp. 233-234). Pour qu'à travers les multiples facettes du moi surgisse l'inaltérable Ego, où le sacré trouve sa source, il faut opérer une véritable transmutation alchimique. Thomas Mann en offre un bel exemple : il peint des personnages sur lesquels s'exercent des forces de dissolution et qui par là même atteignent un degré supérieur de l'être : "Il semble que nous voyions frémir et s'écarter comme un rideau la personne elle-même, et d'étranges gains compensent d'étranges pertes"^[23] : l'œuvre au Noir aboutit à l'œuvre au Rouge. Zénon paraît se contenter de l'œuvre au Noir, "cet essai de dissolution et de calcination des formes" (*ON*, p. 237). L'adepte doit subir une désintégration totale, durant laquelle la conscience doit s'identifier avec le processus même de dissolution. L'opérateur, "brûlé par les acides de la recherche" est "à la fois sujet et objet" (*ON*, p. 238). L'œuvre au Blanc opère ensuite un ascétique dépouillement qui libère la conscience de tous ces conditionnements et de tous ses asservissements. La conscience se dépouille de toutes ses impuretés. Et l'œuvre au Rouge lui apporte l'illumination définitive. L'âme mise à nu ne sort pas de soi pour rejoindre la Transcendance, elle la découvre au plus profond d'elle-même en "une sorte d'extase ou, si l'on veut, d'instase, donc d'approfondissement extatique de la connaissance intérieure"^[24]. Zénon a mis toute sa vie pour réaliser la première opération, et il s'arrête avant que ne soit achevé le Grand Œuvre, du moins l'estime-t-il. Car, de fait, Zénon est parvenu à l'œuvre au Blanc sans s'en apercevoir. Il a réussi à briser les concepts qui paralysent la conscience et à se délivrer de ses illusions ; lorsqu'il parle de la transmutation alchimique, il se trouve déjà engagé dans l'œuvre de purification et, médecin des pauvres, s'est voué au service de l'humanité. Au moment de mourir, il verra s'accomplir l'œuvre au Rouge. C'est donc progressivement que l'homme se rend compte du sacré de la conscience, dont certaines vertus attestent la présence, notamment la lucidité et la fidélité. Hadrien, qui a confiance

[22] *Souvenirs pieux*, in *Essais et Mémoires*, op. cit., p. 806.

[23] *Sous bénéfice d'inventaire*, in *Essais et Mémoires*, op. cit., p. 186.

[24] P. de ROSBO, *Entretiens radiophoniques avec Marguerite Yourcenar*, Paris, Mercure de France, 1980 (1^e éd. : 1972), p. 128.

dans la raison, sait accepter la réalité des faits et se fonder sur elle pour agir et construire ; et le premier de ces faits, c'est sa propre personne. La sagesse de l'empereur "inclut le sentiment de ce qu'a de sacré l'exercice même du pouvoir et la condition humaine tout entière"^[25]. Lucide, la conscience a un égal souci de fidélité. Dans la mesure où elle crée ses propres valeurs, elle ne peut que leur rester attachée. Le sacrifice des quarante-six Rôbins, malgré son caractère barbare, acquiert de la noblesse car il manifeste la fidélité, "une des plus pures vertus du monde"^[26]. Agrippa d'Aubigné offre l'exemple privilégié d'un homme d'honneur, fidèle à la cause choisie : "hanté par la chimère d'une honnêteté *sans compromis* et d'une loyauté *sans faille*, ayant partie liée avec une cause persécutée ou perdue"^[27]. La conscience, au cœur de laquelle se trouve la source du sacré, en constitue également le terme. Tout doit aboutir à la reconnaissance du sacré de la conscience.

Ainsi, l'œuvre de Marguerite Yourcenar met en lumière la valeur sacrée de la conscience. Certaines figures fournissent un exemple privilégié d'hommes qui tentent de dépasser les limites coutumières de la condition humaine et par les voies diverses de l'héroïsme, de l'amour, de l'art et de la sainteté révèlent la présence de l'Absolu au cœur de la conscience. Mais il faut écarter les apparences, percer le masque, dépasser la multiplicité du moi pour que surgisse le secret de l'être profond en son unité singulière, le for intérieur, créateur et juge des valeurs. De toute manière, le secret persiste et l'on ne saurait définir cet absolu, on ne peut que constater sa présence fascinante. Cette révélation de l'absolu au plus intime du moi exige un lent processus de maturation, dont l'œuvre alchimique propose une image saisissante. L'homme prend conscience du sacré en raison même du sacré de la conscience.

[25] *Ibid.*, p. 101.

[26] *Le Tour de la prison*, in *Essais et Mémoires*, *op. cit.*, p. 638.

[27] *Sous bénéfice d'inventaire*, in *Essais et Mémoires*, *op. cit.*, p. 22. C'est nous qui soulignons.